

POLITIQUE EPISTOLAIRE, HOURRA.

Lettre au président de l'université de lorraine.

Lettre au président de la république française.

Lettre à l'inspecteur de philosophie de l'académie nancy-metz.

Le haricot : intermède.

Lettre au proviseur du lycée claudelle d'épinal.

Marion Renauld.

« *Takaru*, dit Khashdrahr, esclave.
– Pas *Takaru*, dit Halyard, s’adressant directement au Chah... *Ci-to-yens*.
– Ahhhh ! », dit le Chah. « *Ci-to-yens*. » Il sourit de bonheur. « *Takaru* : *Citoyens*.
Citoyens : *Takaru*.
– Pas *Takaru*, », dit Halyard.
Le pianiste déchaîné, Kurt Vonnegut Jr, 1952.

CON TEXTE.

Tout a commencé quand j'ai reçu dans ma boîte électronique un transfert de mail pour les gens qui font partie du laboratoire de recherche Archives Poincaré, qui est à Nancy et s'occupe d'histoire et de philosophie des sciences. C'était un mail signé du président de l'université de Lorraine et qui avait été envoyé aux deux directeurs du laboratoire dont je fais partie en tant que membre associée, ancienne étudiante, doctorante, enseignante, aussi probablement qu'à l'ensemble de tous les chefs et employés de ce vaste rhizome. On s'y voyait enjoins de préparer comme il se doit, et avec un sens du devoir social soudé dans de l'esprit de collègues, l'arrivée sous peu d'une délégation de la Cour des Comptes. Soit, un contrôle. Meilleures salutations. Bisous.

La suite se donne aisément, puisque nous vivons entourés de gens susceptibles de prendre des décisions pour nous, et qu'à ceux-là sans doute nous avons quelques petites choses à dire. Ou des grosses. Ici ce sont plutôt des grosses, on se fend la poire.

Fais-le toi-même, logiquement. Tu prends une feuille de papier et un crayon et tu te demandes ce que tu as à leur dire. Tu conviens qu'on ne peut pas seulement balancer, dégueuler et se tirer. Car il y a aussi de jolies choses, et, frères humains, nous aimons jouer collectifs. Nous aimerons. La prochaine fois c'est lettre à toi, gigantissime être de joie.

LETTRE
AU
PRESIDENT
MONSIEUR
PIERRE
MUTZENHARDT
DE
L'UNIVERSITE
DE
LORRAINE.
12
JUN
2015.

EXPEDITRICE :
MARION
RENAULD
CITOYENNE.

Monsieur Pierre Mutzenhardt,

En tant qu'ancienne étudiante de l'université dont vous êtes aujourd'hui la tête,

En tant qu'encore membre associée actuellement à un laboratoire dont vous êtes,
pour ainsi dire, le parrain légal,

En tant que vacataire, aussi, fut un temps, dans les murs dont vous êtes le patron,

Et toujours heureuse d'avoir pu bénéficier, grâce à vos soins ou à ceux de votre lignée,
de ce programme d'échanges humanistes entre universités, qui forme la jeunesse et
sonde les cœurs,

Enfin en tant que tel : de vous à moi, Monsieur Pierre, de citoyen à citoyen, de
personne à personne,

Que faites-vous de votre royaume ?

Bon.

J'aimerais bien aller un peu plus vite,
Que nous sachions de quoi il est question.
Epargnons-nous donc là la mauvaise foi :
Pas de prétexte des directives d'en haut,
Pas de pitié pour l'égoïsme lâche,
Ainsi, pas de jeux déjà faits sans vous.

Que faites-vous donc de votre donne ?

Monsieur Mutzenhardt,

Je n'ignore pas que je vous vole un temps précieux, car la mission est noble et laborieuse, qui vise l'excellence.

Vous devez certainement préparer des réunions et signer des papiers avec le tampon qui va bien (j'ai récemment découvert qu'un tampon peut signer à la place d'un homme, cela peut libérer).

Attention : les tampons ne doivent être sollicités que pour atteindre l'excellence. C'est du moins le message que je crois déceler chaque fois que j'ouvre dans ma boîte un de vos communiqués à destinataires multiples. Si la Cour des Comptes arrive, il faut que le bateau brille.

Je n'ignore pas que je vous vole un temps précieux en vous parlant de tampons, ce qui n'est sans doute pas très efficace, ni même nécessaire. Nous devrions plutôt parler des tampons du futur.

Monsieur Pierre, quand vous pensez à vos successeurs, par exemple dans deux cents ans, est-ce que vous les imaginez organiser des réunions et porter des cravates ?

Quand vous rêvez à votre prairie, d'abord que vous rêvez à votre métier, est-ce que vous vous voyez téléphoner à des gens pour résoudre des conflits, aller au restaurant pour discuter stratégie, aller au lit en pensant aux choses qu'on voudrait oublier ?

J'ai probablement le tort de vouloir que nos universités ressemblent à autre chose. Par exemple, à des régénéscences d'esprits. Même si c'est difficile à prononcer. Ou alors vous êtes satisfait de la façon dont vous menez vos ouailles vers l'excellence. Que faites-vous donc de votre université ? Vise-t-elle la même chose que notre université ?

Monsieur Mutzenhardt,

Bien sûr que c'est un poème que je vous écris, depuis ma raison citoyenne.

Un monde dans lequel un président d'université se voit recevoir un poème absurde, sentimental, un brin rebelle, pas même signé d'un de ses associés, est un monde qui relève de la fiction, ou de la folie.

Cela relève de l'idéal.

Dites-nous donc, Monsieur Pierre, que faites-vous de vos idéaux ?

Au lieu de plonger dans les grandes idées, regardons aux détails. Après tout, nous vivons les pieds dedans. Là, ce que nous faisons avec nos mains.

C'est embêtant, la critique, parce qu'on ne sait pas par où commencer. De même que les poubelles sont ratées, les droits d'inscription existent encore, les commissions se rassemblent et débattent, de même, ça ne va pas si mal, on règle des dossiers, on a plaisir à discuter à côté de la machine à café, les étudiants galèrent, mais ça roule, et puis qui doit quoi à qui ?

Juste les détails.

Respirons Monsieur Pierre, voulez-vous ? Trop de questions assourdissent la pensée, qui ne fait plus que froncer les sourcils. Mais il y a de la joie à chercher, aussi bien qu'à trouver. L'excellence passe après la joie, ou bien qu'on confonde les deux. Mais pas l'excellence qui assomme. Qu'est-ce donc, pour vous, qu'une université joyeuse ?

Monsieur M.,

En tant qu'institution à financements multiples, dont vous êtes un membre, mais point la tête,

En tant que décideur, décideur de décisions à plus grande échelle que ses exécutants,

En tant qu'acteur et comme personne civile,

En tant qu'aussi usager que moi de cette machine grouillante, trouée de verdure, faussement transparente, de bric et de broc, de liquides en distributeurs, de rampes recouvertes de ce plastique dur qui n'est agréable que pour y glisser les fesses assises dessus,

Enfin, en tant que Pierre, sans vous connaître, sans se connaître : que faites-vous ?

Alors ?!

A cette question, j'aimerais vraiment une réponse,
Que nous sachions comment nous devons procéder.

Soyons donc prodigues en bonnes sincérités :

Du savoir-faire fondamental doit entrer dans les éruditions,

Et des sentiments sages avec leur dose de feux.

S'il faut apprendre, que ce soit de tous.

Quoi ?

A ne pas transformer les humains en objets, en bêtes ou en écrans.

A ne pas satisfaire l'humain avec des objets, des bêtes ou des écrans.

Mais à parfaire l'humain capable de comprendre et d'agir en faveur.

LETTRE
AU
PRESIDENT
MONSIEUR
FRANÇOIS
HOLLANDE
DE
LA
REPUBLIQUE
FRANÇAISE.
13-16
JUN
2015.
EXPEDITRICE :
MARION
RENAULD
CITOYENNE.

PREMIER FEUILLET.

Monsieur François Hollande,

Ne serait-ce que penser que cette lettre vous parviendra,

Ne serait-ce qu'écrire votre prénom et votre nom et me demander ce que diable ! dieu ! Marianne ! j'ai à vous dire, moi citoyenne de votre république, supposément aussi législatrice que sujet de cette communauté de volonté (j'ai bien appris mon Kant et mon Rousseau),

Ne serait-ce que croire possible un tel échange entre deux mondes pourtant concomitants,

Chacun pourrait juger cela folie.

Alors que Monsieur François, vous en conviendrez, à part des conventions, des rôles, des codes et des fonctionnements tacites ou institutionnels, ainsi que des croyances censées donner à chaque individu sa juste place et les limites inhérentes à la portée admise de sa voix dans l'espace du débat public,

A part cela, Monsieur François, rien ne nous empêche de causer.

Quoi dire ? Car nous sommes déjà pleins d'habitudes.

Vous, l'habitude de l'opinion publique. L'habitude du fossé et l'habitude de vous sentir légitime dans votre habit de chef, les mains puissantes à signer, la parole utile à singer, et l'habitude de la critique, de l'envie, des raccourcis faciles, de l'absence de perspectives, l'habitude de la carapace, en toutes circonstances, parce qu'on ne sait jamais précisément d'où peut venir le mal.

Vous, l'habitude de devoir tout gérer et de ne pas pouvoir faire grand-chose. L'abattement routinier du pouvoir, avec celui de l'incompétence, et les quelques compensations qu'on s'octroie, rejetant, autant qu'il est possible, le sentiment d'un plaisir interdit.

Ça me fait penser qu'avec une véritable pureté de cœur, la situation doit être intenable. Autrement dit, les bons sentiments semblent faire mauvais ménage dans les hautes sphères. Les chocs entre météorites sont brutaux.

Mais j'ai mal appris mon Machiavel.

Carrément donc, je n'ai pas hésité une seconde, Monsieur François, à parler de cœur pur. Et c'est fort à craindre pour demain que de noter ce rire, ce rictus d'aujourd'hui, et peut-être de toujours, quand on parle de morale et de noblesse d'âme.

Les cœurs purs, quand ils regardent la politique, l'ont serré par la honte. Ce n'est pas drôle, la honte.

Tout ce qu'il existe d'honteux sous nos yeux ici-bas, cela suffirait à remplir une encyclopédie avec ce qu'il ne faut pas faire en dix volumes, minimum.

Garder la tête relevée pour se montrer digne, en pareil état, ressemble plus à du cynisme charitable qu'à la réaction saine du cœur pur, cœur criant d'injustice, de mensonge, de douleurs. Monsieur François, quand vous êtes comme ça stoïque dans l'image déjà carrée que je reçois de vous, je ne comprends pas. La raison a beau jeu d'être préférée à la colère, à la vertu comme force de caractère explosant l'écran, j'aimerais bien vous entendre crier « Ce n'est pas juste ! ».

Il y a des gens qui méritent des claques.

DEUXIEME FEUILLET.

Monsieur le Président,

Vous comprendrez qu'ici je ne pars pas le moins du monde défaitiste, estimant qu'au milieu de toutes vos journées fort occupées, vous pourrez bien lire quelques pages, c'est même recommandé pour mieux dormir.

Il n'est pas nécessaire cependant que vous soyez non plus en chaussons pour goûter ce poème citoyen, mon frère, et je ne vous cacherai pas que le contraire semble plus approprié. Mais qu'est-ce que le contraire des chaussons ?

Qu'est-ce qui fait sens quand les choses sont sérieuses ?

Nous abordons là un point qui peut paraître dérisoire, qui concerne la surface graphique, que dis-je, médiatico-photogénique, ou simplement perceptible à l'œil nu, de votre personne. Le costume-cravate. Si nous ôtons le respect dû à la lecture correctement symbolique des vêtements des gens, en vrai, quelque part ça ne fait justement pas sérieux. Les costumes-cravates, ces armures contemporaines, sont faits pour ceux qui vous obligent à penser que vous avez réussi avant même d'avoir fourni des preuves de votre valeur. Les costumes-cravates sont censés vous poser un homme, différent des autres hommes pauvres qui n'ont pas réussi, et qui ont besoin de ceux qui n'échouent pas pour avoir un jour le leur, de déguisement.

Or, tout le monde sait que l'habit ne fait rien. Et il faudrait se souvenir aussi que réussir n'a jamais été une question de parure. Ni d'ailleurs de bienveillance.

Je passerai donc vite sur ces considérations. Lisez ce poème citoyen, mon frère, comme il vous sied, les orteils enfoncés dans l'herbe d'un frais jardin, les doigts agitant

la cuillère d'une chaude tasse de thé, intérieur hospitalier d'une tente au sol duquel s'étend un tapis également bien douillet.

Ou ce qui permet l'essentiel, du moins, à savoir quand même de comprendre ce qu'on vous raconte.

Monsieur François,

La vérité.

La fichue vérité.

J'ai rien à en foutre du protocole.

Chacun n'a pas son rôle.

Mélangions-nous Monsieur François.

Quelque part on voudrait moins de politique,

Et plus de sens commun.

Les grandes réformes ne font que cacher les petites misères.

La foutue vérité.

Forcément c'est déjà mal parti de voter pour des couleurs, comme si la réalité devait être monochrome.

Monsieur le Président de la République Française,

Je suis désolée de ne pas pouvoir adhérer aux plumes et aux dorures, cela me donne l'intuition que rien de bon ne saurait s'imposer par le haut. Mais il n'est pas question d'être serviteur non plus, au mieux intendant, régisseur, huile. C'est difficile de tenter l'équilibre, parce qu'on a l'impression que tout se tient ensemble, et les sortes de réjouissances populaires s'immiscent dans l'énergie de la guerre, les changements de

mentalité bouleversent le progrès, la météo déraile en même temps qu'on laisse les enfants jouer avec du plastique. Tout ensemble, et des règles qui devraient s'amuser à réguler les flux. Lesquelles règles étant liées à des convictions, à des façons de regarder le monde, de nous y évader, de nous y enfoncer, à des cordes et des branches, des briques et des bâches. Ce qui nous rend solidaires, ce qui nous permet de nous isoler. Et l'inconscience crasse des uns, la nonchalance des autres, la folie, la bêtise et la méchanceté, la cruauté même, à côté des joies quotidiennes. Je passe sur les échelles différentes, de l'intime au public, du tabou à l'interdit, des angoisses nocturnes aux étrangetés haïes, et entre le cœur et l'esprit, entre les corps souffrants et les glorieux, où mettez-vous l'Etat, Monsieur le Président ?

Il y a donc un côté absolument tragique et un côté dérisoire, presque tendre. Est-ce qu'on confondrait à ce point les chants d'amour et l'ouverture des hostilités ? Mais nom d'un chien, mon frère, surtout est-ce qu'on ne pourrait pas faire mieux que ça ? Il existe des forces vives, des bâtons de lumière, ce serait bien de s'en servir pour faire honte aux imbéciles, et louer les êtres de joie.

Mais tout ça est bien trop abstrait et risque d'être mal interprété, un peu comme un discours de gourou spirituel ou de dictateur inspiré. Ce que diable ! grands dieux ! Marianne !, nous ne voulons point.

Monsieur François,

Vous pourriez être un type bien. C'est peut-être l'époque, et tous ces sales dossiers à traiter, et la manie de chercher des poux, qui vous rend si à côté de la plaque. En vous écrivant, j'ai pourtant des élans de sympathie, comme des envies de vous sauver, j'ai comme une lettre d'amour dans la tête. Et puis je pense à tout ce qu'il y a à faire, et je

vous en veux. Sans doute pas personnellement, je vous en veux. Contre toute la mascarade, j'ai de la rage. Ça ne peut pas être autrement : dès qu'on pense, on pâtit de l'écart entre la tête et les pieds.

Forcément, je me sens illégitime à vous dire quoi que ce soit, étant donné que je n'y connais rien et que c'est même risible à quel point les citoyens n'y connaissent rien, laissés dans le flou obscur des affaires d'Etat et des bruits de couloir. Je ne suis pas une espionne, alors je n'ai pas accès aux coulisses. Rien que pour ça, je vous en veux, parce que toujours cela repose sur des secrets, des conversations de boudoir, la nécessité (comment pourtant pourrait-elle être justifiée) de savoir plus et mieux que l'autre, d'être différent, de jouir de privilèges. Je crois que peu de gens vous envient, puisque le pouvoir est quand même un sale ramassis d'ordures, j'espère que cela vous déplaît, n'est-ce pas, Monsieur François ? Mais je crois que beaucoup de gens vous jugent, ce qui permet d'avoir bonne conscience. Les opprimés profiteront chaque fois qu'il est possible de cette fraternité gagnée en refus de l'opresseur. Ce qui a tendance à provoquer un genre de *statu quo* pastoral, les moutons bien gardés, les bergers en train de siffler le champagne, chacun persuadé de lui-même, incapable de regarder par les yeux de l'autre champ. Comment on modifie ça, et pourquoi même on voudrait le modifier, l'équilibre étant seulement trouvé entre forces d'opposition.

Cependant que du fond de ma bâtardise de citoyenne, ma voix poursuit son roulis. C'est scandaleux d'appeler une voix aux urnes, c'est comme condamner au silence. Quand donc le peuple a-t-il le droit de parler, et quand donc vous, Monsieur François, jugerez acceptable d'y prendre garde ? Avez-vous jamais vraiment posé sur une table, à un moment donné de votre ascension, la question des relations que vous vouliez avoir avec ceux sur lesquels porte la vôtre, de voix ? Avez-vous opté pour une forme d'hypnose douce, mâtinée de faux coups de gueule censés nous confirmer votre

engagement, et toujours opté pour des mots-clés débilés, pour simplifier, pour nous rassurer juste parce que vous choisissez des tournures compréhensibles par tous ? Quels tous ? Quel peuple ?

J'ai quelque respect pour la piste « intérêt général » que vous suivez, ou que vous faites semblant de suivre, ou que vous tentez de cerner sans trop savoir finalement de quoi ça retourne. Comme je vous disais au départ, chez Rousseau, on est plutôt du côté de la « volonté », qui est générale, et qui n'est pas la volonté de tous, qui n'est pas l'intérêt de chacun bidouillé en une organisation semi-administrative, semi-unie. La différence entre un intérêt et une volonté, si vous permettez qu'on vous la rappelle, c'est la différence entre œuvrer pour l'autre, et œuvrer avec l'autre. Faites votre choix. Je n'aime pas trop qu'on m'en impose.

Vous ne savez pas qui sont les gens, alors vous n'œuvrez jamais avec eux. Mais vous vous donnez donc bonne conscience, et foi en la république, en disant que vous œuvrez pour eux, pour nous. Il ne s'agit pas de populisme, peut-être pas même d'humanisme, juste d'interactions avec quoi que ce soit, qui compte. C'est tellement tendu en ce moment qu'on ne peut que partir d'un long rire. Ou d'un lourd sanglot.

Ça ne vous dirait pas qu'on change de ton ? Que les voix portent vraiment, qu'on arrête de se faire peur, Monsieur, qu'on commence à s'entendre ? Qu'on se mette à chanter autre chose qu'une hymne nationale ? Franchement, que ce soit dans le folklore ou le plus simple classicisme, partout, par n'importe qui, une berceuse ou l'*aria* des Massaïs, c'est bien mieux de chanter avec les autres, que devant les autres, ou de ne pas chanter du tout et de faire couler des rivières malodorantes.

Donc je ne me gêne pas pour vous rappeler encore un mot que vous devriez porter sur vous, histoire que ça imprime. Monsieur François, il faut connaître Monsieur Huxley

par cœur, pour consolider sa boussole : les trois maux de ce siècle sont le mensonge organisé, l'idolâtrie nationaliste et la distraction permanente. Et si des trois, le dernier est selon lui le plus dangereux (du pain et des jeux), vous, Monsieur François, êtes directement concerné par le deuxième, que vous représentez tout en os, empruntant ou admettant sans trop d'effort le premier. Donc, ça va assez mal.

Il existe des remèdes, à condition qu'on veuille, intérêt ou pas, remettre tout ce petit monde d'aplomb, sans lui briser les ailes. Enfin ! Pourquoi s'acharner bêtement à parler des Français, François, on sait que ça n'a pas toujours existé et que ça n'existera pas toujours, et il faut se demander où on va. Quelle puissance commune ? Les fondamentaux, vous savez bien, sont bien autre chose que les piliers d'une nation. Vous voyez qu'on ne peut pas vous en vouloir à vous tout seul, vu que pas mal de types contribuent à cette ambiance générale, drapeaux et rassemblement, et que c'est chaque fois une envie de vomir. Ou un éclat de rire.

Cavanna dit : « Nous nous foutîmes raisonnablement de leur gueule, sans trop appuyer ». Relisez-la donc une fois. Et encore une petite fois. On ne peut pas faire ça avec les trucs qui sont injustes, et ça donne ainsi un bon critère pour savoir à quel point c'est pathétique. La violence, quelque part, c'est pathétique. Les faux-fuyants, complètement. Et comme vous pouvez faire ça avec l'idée de « nation » et de « chef de nation », vous arriverez facilement à le faire avec « mensonge », et mieux que ça, avec des gens qui s'organisent ensemble pour mentir, des tripotées œuvrant dans l'ombre jusqu'aux projecteurs, des communautés unies autour d'oreilles qui ne doivent pas traîner.

Quand les choses sont bien faites, pas besoin de plus de transparence. Ça se voit.

Logiquement, pas besoin non plus de défilé, de costume, de cravate ou de gerbe. Au passage, ça donne vraiment l'impression que votre job, c'est acteur dans une mise en scène en carton-pâte. Vous monteriez sur un cheval pour chevaucher votre royaume, répandant vos prodiges, on aurait des épopées de ménestrels. Je vous rappelle que votre rôle, ça reste de vous effacer au service au bien public. D'où vous sortez des chars pour fêter quoi ? Vous ne démontrez pas une vérité, quand vous défilez, vous la déclarez, vous la faites. Comme la guerre.

La dévotion du peuple pour son chef, pour sa terre, pour sa patrie, la dévotion du soldat comme la dévotion de l'amant, Marianne. En aura-t-on fini de toutes ces réunions de consanguins ?

Je m'emporte un peu. C'est que pendant ce temps, les choses continuent. Un bon poème citoyen est un poème inutile, autant qu'une bonne société rend caducs les prisons, les écoles et les terrains réservés à l'armée. On pourrait alors se mettre à tisser quelques charmantes robes à la belle, parce que les choses bien faites n'ont pas besoin d'être nues non plus. Une république à poil ne serait-elle pas comme une salle des fêtes vide ?

Une solution pour contrer le mensonge organisé est de montrer ce qu'on fait. D'abord faire les choses soi-même, et puis montrer ce qu'on a fait. Plus il y a de relais, plus il y a d'intrigues. Plus on se parle, plus on augmente la possibilité de mentir, alors que tu ne peux pas tromper une maille à tricoter, ou un clou à frapper. Disons que les effets sont plus directs. Avant, les chefs d'Etat faisaient la guerre, comme les chefs de tribu, de clan ou de famille, et on voyait bien le nombre de morts qu'ils faisaient. On a même réussi à les compter et on les fait apprendre aux enfants dans nos écoles. Maintenant, les chefs d'Etat, comme la violence n'est plus très vendeuse, ils font des promesses,

des réformes, des discours, des déplacements et des lois. C'est nettement plus vague. Parfois, ça prend la forme plus concrète de contrats de vente et d'emplois créés, ou encore d'hôpitaux, de bâtiments publics, ou semi-publics, ou semi-ouverts, question temps réglementaire. J'ignore si faire de l'argent revient vraiment à faire quelque chose. Mais permettre à l'argent de se faire au détriment des services qui s'adressent aux personnes, c'est une activité qu'on ne peut pas chanter.

Monsieur François,
Quand le matin vous enfiler vos chaussettes
(Parce que j'ose espérer que vous les mettez tout seul),
Qu'est-ce que vous avez dans la tête ?
Pourquoi ne vous conseille-t-on pas mieux ?
Comment c'est possible d'être à la tête sans pas grand-chose avoir dedans,
et d'y bénéficier d'un pouvoir de décision assez effectif
(Parce que j'ose penser que vous n'êtes pas de ceux qui vous cachez derrière la
mauvaise foi de l'impuissance)
Donc comment est-il possible d'avoir la capacité de faire changer les choses,
et d'être aussi maigre ?
Rogner ses rêves
(Je ne parle même pas de convictions)
Rogner ses rêves
(Ce qu'on interdit à ses enfants jusqu'à l'âge de raison ?)
Rogner ses rêves
Défigure.

Alors,
En moins de temps que prévu,
Facilement nous sommes chacun dans nos propres mondes,
Au point que ça devient démentiel
De croire qu'on a une vue de tout.
Dans les rêves, on a surtout une vue de la joie de vivre.
On ne pense pas forcément au monde,
A tout le monde,
Mais sitôt qu'on les y ajoute, les gens,
En moins de temps que prévu,
On admet sans problème que chacun soit bien ici.
Un foutu rêve d'harmonie totale.

TROISIEME FEUILLET.

Monsieur,

Comment vous dire ? Vous êtes grave et contrit, vous êtes gêné, vous vous armez pour de faux, peureusement, comme un enfant qui montre après les autres qu'il sait aussi faire un château.

Vous entrez dans la course, alors que vous savez très bien, au moins aussi bien, que la course on s'en fiche. C'est culotté de dire que ça lutte contre le chômage, la course, parce que ça le produit, à force de baver devant le luxe au lieu d'en baver pour de vrai, et puis de sentir qu'on a vécu d'une vie digne et marrante.

Ici peut-être qu'on a choisi quelque chose de très étrange, quelque chose à défendre au-delà des hommes eux-mêmes, au-delà de l'histoire et des wagons, comme des sacrées valeurs. On en bave devant Marianne. Vous savez très bien que la course mène à détruire Marianne.

Il n'y a pas de justice dans l'économie.

Mais je n'y connais rien, je chante, je chante.

Seulement : vous êtes grave et contrit, ce qui est sûrement mieux que d'être un héros de boucherie ou de feintes mimiques, mais ça serait pas mal de vous sentir plus investi.

Les caméras sont déjà là, mais on s'en fiche, les gestes sont ancrés, spirituellement.

Menez de vrais changements, des comme on aime, nous le petit peuple qui voit bien, montrez que vous en avez, des rêves sur mille années.

Ou ne montrez rien, et pardonnez ma franchise Monsieur François, mais alors tirez-vous.

Comment donc faut-il faire pour être tous bien ici ? C'est fou comme on pourrait croire la question facile.

Arrêter de porter des plumes. Des appareils.

Arrêter les étiquettes qui ne riment à rien et imposent donc inutilement, ou rabaisent d'une humiliation trop forte pour pouvoir se relever sans séquelle. On les connaît, les méchants. Arrêter les méchants.

Quels méchants ?

Les méchants, François, sont économiques : ils pensent que le monde est une maison dont les greniers doivent contenir toujours plus de stocks, et puis seulement du stock. L'économie suppose des esclaves. Il faut par exemple avoir de l'argent sur son compte en banque pour être admis à se déplacer sur telle ou telle petite surface de notre bonne vieille planète, nous avons dit « la Terre ».

Esclavagisme du *cash*.

Les grecs les mettaient dans le foyer, utiles à rendre le séjour plus confortable. Les Occidentaux les mettent dans des emplois, les Orientaux dans des usines, on a aussi les couvents, les harems, les fourmilières de la Bourse.

Avez-vous à peine conscience de la vulnérabilité de ceux qui sont les esclaves des stocks ? Un jour peut-être devenir propriétaires, et le rester. Nous sommes encore au temps des gens sans terre, sans parler de ceux qui n'ont même pas le droit de disposer de leur propre corps.

Comment se pencher sur la question des racines, et de quoi que ce soit, sans terre, sans corps, sans droit.

Même pas chacun dans son monde, plus de monde du tout.

Les salauds sont ceux qui profitent de la terre sans les autres. Au détriment des autres. Aux nez de ceux qu'ils spolient. Vous n'aimeriez quand même pas être de ceux-là, monsieur le Président, mais n'est-il pas le cas que vous l'êtes déjà ?

Nous sommes encore esclaves et vous n'êtes pas maîtres. Et c'est grave et contrit qu'on ne puisse pas imaginer autre chose.

Mais bon dieu ! Marianne ! Il y a des solutions ! Hauts les seins !

Monsieur François, fais-le vraiment !

Tente le pari ! Tu as des terres, toi l'Etat, tu as les communes et les mairies de province, nom d'un chien, un par un tu les loges. Au moins tu peux noblement justifier de la dette publique.

Anoblis la dette public, espèce de cœur impur, mon frère, finance les associations et les centres d'aide de je ne sais quoi, qui en ont besoin, qui font des trucs qui marchent, qui font du bien, tu vois, et finance les rénovations, tous les bâtiments, abuse ! Gonfle la bulle, embauche au nom de l'Etat pour la réfection du plaisir d'être dehors, d'échanger partout, des endroits sensas, des endroits Marianne, que des petits drapeaux dans les verres de boissons incroyables, des mélanges et des propositions,

des rencontres, François, avoir envie de rencontres ! Inonde ! Fais couler le lait et le miel, tu retrouves tes sous de toute façon, en ces temps de gens sans terre, le voyage, le tourisme. Crée le spectacle !

Esclavagisme du *show*. Pays de bonhommes.

Dans quelques décennies, ça va attirer tout le monde, un endroit où il fait bon vivre. C'est déjà le cas, mais nous n'avons pas envie de partager, nous avons trop à faire avec nos soucis, nos foyers, nos emplois, nos parcs d'attraction. Je me dis qu'avec des sous, tant qu'à faire, autant faire mieux qu'une rencontre sportive. Un truc plus collectif que ça, et puis plus inattendu.

Du spectacle social. Pas du divertissement de pacotille, du vaudeville sur fond de menace nucléaire. Vas-y, donne les moyens à tes frères, mon frère, et reçois l'hospitalité. Ma maison est ta maison, tu as fait un long voyage.

Monsieur le Président,

Je me reprends. Après tout, on ne se connaît pas, soyons donc plus cordiaux. (Relisez cette phrase et dites-moi ce qui ne tourne pas rond.) De toute évidence, vous pourriez me reprocher d'avoir un problème avec l'institution, avec le pouvoir et même l'autorité. Vous pourriez arguer qu'il faut de la discipline et que les problèmes sont bien plus compliqués que ça, merci pour votre gentille comptine. Attention, vous ne pouvez pas me dire de m'occuper de mes affaires et de vous laisser tranquille, parce que si mes affaires ne sont pas forcément vos affaires, toutes vos affaires, *a contrario*

et sans exception, sont mes affaires. Injuste ? Vous voudriez tout savoir de nous ? Cela semble présomptueux. Mais que nous sachions tout de vous, c'est indispensable.

Je le concède, mon idéal est l'autogouvernement de chacun, qui suppose des milliards de cœurs purs et qui rend l'Etat inutile. Je concède donc des intentions meurtrières à l'égard de l'Etat, un crime de lèse-Etat. J'ai les mêmes intentions, tant qu'à faire, à l'égard d'un système quel qu'il soit, qui permettrait qu'on exploite légalement des humains, et qu'on défonce des équilibres plutôt heureux pour les transformer en fuite en avant et sauve-qui-peut.

Nous ne sommes donc pas, pour ainsi dire, du même côté, à moins que vous visiez vous aussi une situation dans laquelle vous deviendriez absolument inutile, comme le seraient les mâtons, les macs et les passeurs. Au chômage, le président !

Pourtant, jusque là, on suppose que vous êtes utile. J'aimerais bien que vous soyez plus convaincant.

Pas petit père des peuples, plutôt exemplaire et idéaliste.

Pas ridicule et dépassé. Obsolète.

J'aimerais bien vous voir moins, au fond, et voir planer Marianne sans avoir rien à faire, la chose publique étant ici, pas besoin d'y penser.

QUATRIEME FEUILLET.

Cher François,

Au départ ça n'était pas prévu de me moquer de vous. Mais je me moque aussi de moi en train d'essayer de vous dire quelque chose d'intelligent, quelque chose qui viendrait spontanément cogner dans le magma derrière votre front, et résonner si fort que vous les verriez vous-même, les choses, les gens, l'indécence. Je ne vous jouerai pas le coup de Sénèque, qui ne saurait se garder de vous conseiller le rire plutôt que les larmes devant la masse de Grand-Guignol en lambeaux, et puis qui se reprend pour dire qu'il vaut encore mieux ne rien faire, juste être vertueux. En revanche, vous auriez de quoi vous mettre au moins à écrire des tragédies, vous connaissez le sujet, bien qu'il faille encore le talent.

Au départ je ne sais ce qu'il y a qui déraile chez nous, les humains. Je m'en fiche de votre histoire de famille et de vos sentiments, je ne cherche pas à vous justifier, à vous excuser, à vous comprendre, parce que bien sûr ça se comprend, les syndromes de Zorro. Ou les cons qui le deviennent à cause d'un manque de droiture, qui gauchit le cœur et accepte de mitiger. Marianne regarde ça et lève les yeux au ciel, en invoquant que qu'est-ce qu'elle a fait aux bonhommes pour qu'ils soient si frauduleux ! Marianne vous a fait tourner la tête, monsieur le Président, il faut tenir les idéaux sur terre.

Je trouverais cela beau et drôle, François, que vous rendiez votre tablier et que vous commenciez de nouvelles études pour devenir infirmier, tenez, ou pêcheur, ou potier. Une telle métamorphose entrerait dans notre roman national avec tant de grâce, tant de questions. Mais non, on s'accroche à nos habitudes et on s'invite au respect de la nature, aux tentations animales, aux poussées oniriques. Vous imaginez un roi se faisant bouffon ? Imaginez donc.

Et comme je ne crois pas que nous les humains on ait particulièrement besoin de chef, mais que de la vérité, oui, on en veut, du pain, et aussi que des jeux, on en veut, quoique seulement quand ça nous amuse vraiment, donc c'est la vérité qu'on veut, et comme la vérité, ce n'est jamais le chef qui la possède, je pense que les humains ont bien besoin de s'exprimer, n'est-ce pas, c'est la tendance. Les lâches, c'est marre.

Soyez votre propre chef, à la fin, ayez une tête bien faite, cela suffit tellement. Et tenez-vous en à ce que vous pouvez exprimer sans vous tordre la bouche.

Car dans le registre des coïncidences, qui est ce qu'il faudrait éviter si on voulait rester totalement rationnel, dans ce registre-là pourtant, aujourd'hui on interroge les futurs citoyens de votre république, et on leur demande si la politique échappe à l'exigence de vérité. Quelle idée ! Pourquoi donc le pouvoir rendrait-il acceptable les mystères, des raisons impérieuses, les défenses infâmes ? Faudrait-il ne rien avoir à perdre pour être tenu par l'obligeance d'être sincère ? Vous, François, vous ne diriez pas ça, n'est-ce pas, que vous avez le droit de nous tromper. Vous diriez que vous avez même le devoir de tout nous dire, quand bien même nous on serait moins raccords.

A part ça, la politique a-t-elle quelque chose d'autre qui la contraigne ? Le noyau, c'est la pluralité des hommes, et plutôt plusieurs réalités qu'un gros dogme. Nous sommes passés du complot organisé au souci de protection, quelque Père Noël ou Dieu Vainqueur eût-il fallu présenter à ceux qui vivaient dans l'ignorance. Mais quoi, l'action échappe à la vérité, puisque ça se fait, la politique déclare et la politique engendre, il n'y a plus qu'à appliquer. Vous, prophète auto-réalisateur d'avenirs géostratégiques, de quotidiens enregistrés.

L'action ici produit ses propres conditions de vérité. Si tu choisis la guerre, monsieur le Président, alors tu rends vrai un énoncé comme « Les cons, maintenant ils nous en

remettent un coup ». Si tu choisis, mon frère, de ficher la honte aux évadés fiscaux, cela rendra enfin faux un énoncé comme « Ça profite chaque fois aux plus malhonnêtes ». La politique est en grossière partie responsable de la parole d'un de tes futurs votants, à savoir « Trop bon, trop con », ce qui n'est pas le pire, mais qui donne des limites à ce qu'on tolère.

Quelle horreur de donner même cela à penser, comme à une possibilité pas fantasque, pas une blague. Allez-y, et tant qu'à faire, les chefs-chefs échappent-ils à la justice, ben voyons. Bien sûr que le mensonge vulgaire est préférable à la digne vérité, et le sang aux larmes, et encore le châtement des innocents à la gloire de l'entrepreneur. Même le capitalisme est le seul humanisme. Si si.

Si la politique consiste à imposer l'unité alors que c'est rien que multiple, c'est à peine exagérer d'affirmer non seulement l'absence, mais le rejet du bon sens.

Une autre phrase à broder quand vous aurez décidé de vous y coller. Prenez un fil de la couleur que vous voulez. « Les choses du monde les plus déraisonnables deviennent les plus raisonnables à cause du dérèglement des hommes ». J'accuse. Je vous tiens coupable, mon ami, d'accentuer le mouvement, encore. Comme cette phrase est tirée de ce qui tient lieu de description de l'arbitraire et triviale accession du pouvoir souverain, par la force qui finit en droit, bingo, pli pris, ça vous concerne, pour ainsi dire, au premier chef.

Une fois élu, une fois acquises la confiance et la foi dans les idées que vous êtes censé incarner, vous auriez dû faire la seule chose qui soit, rappeler les idées et renvoyer chacun à ses choix, incarnez-les vous-mêmes, les promesses qui vous ont soulevé. Moi passeur, révélateur, moi pantin de vos vœux. Débloquez seulement les budgets avant de rendre les clés. Et arrangez-vous pour que le bouton rouge tombe en panne.

C'est pathétique d'avoir à répété les mêmes solutions. Mais diable ! comme c'est dangereux de se tromper d'ennemis, et de Marianne, et de tous se tromper parce qu'on aurait perdu un soi-disant contact.

Ah, c'est peut-être pour faire durer le suspense ?

Je pense que ça va.

Vous n'avez probablement pas bien conscience des enjeux.

Mots-clés : milliards de vies, un endroit, quelques temps.

Soyez perspicace et sensible, soyez dur et faible, soyez là, bon dieu ! diable ! Sœur Anne !

Peut-être que vous n'êtes simplement pas tombé dans le bon réseau. Vous n'avez pas trop su déjouer les tours et réjouir vos camarades. Beurk, on doit se sentir si seul quand on se prend pas pour du vent.

CINQUIEME FEUILLET.

Salut vieux, comment vas-tu ? Dis donc, j'ai vu ça, dur dur de les tenir, les Français, en ce moment.. Tu dois sacrément en baver.. Enfin, comme je te connais, hé hé, tu sais y faire, t'es toujours passé entre les mailles, nul tracas pour toi, tu vas rebondir ! Mais si jamais tu veux te détendre, tu te souviens que tu peux compter sur moi, hein, la dernière fois c'était bien sympa ! Hé hé. Les p'tits poissons te passent le bonjour ! J'te raconte pas, la semaine dernière, j'en ai encore des tas que j'connais pas, le coin est un coffre à trésors, mon vieux, ça t'changerait des harengs qui pourrissent à l'étalage ! Ici c'est rien que douceur et volupté, tu les sens qui te frôlent avec leurs museaux, ils vérifient si t'es comestible, t'es dans le remous, et puis tu t'enfonces et tout disparaît, t'as la tête encagoulée dans ton casque mais tu t'es jamais senti aussi fluide, tu vois ! J'ai aussi dansé avec des tortues, qu'en dis-tu, pas mal, non ? Elles sont énoormes ! Comme ça tu sais que t'es pas grand-chose, et tu oscilles dans le courant en même temps que les plantes. Ça y est ? Tu t'évades ? Tu flottes ?! Vieux loup, à croire que t'aimes ça, te faire pêcher, viens donc reposer ton derrière à l'ombre des gros pères de troncs comme t'en a rarement connus ! Bon, comme la dernière fois, ça remonte à trop longtemps, je devrais t'obliger à venir t'aérer les doigts de pieds, je suis sûr qu'ils ont pas goûté au soleil depuis des lustres, t'as trop de lustres, mon gars, ça sent le renfermé.. J'avais t'dire en même temps, trouve ton bonheur.. Laisse-les donc causer, tu t'en fiches, au bout du compte, tu fais c'que tu peux mais tu peux pas non plus tout faire, donc fais tes bagages, et viens piquer une tête ! Tu n'as jamais été très drôle, même au tout début quand on s'est rencontrés, mais là mon vieux, t'es tout coincé, laisse-moi te dire entre nous, on se doit bien ça. Je peux pas faire pour toi, mais je peux faire avec toi, alors il te reste plus qu'à vraiment mettre ton masque et tes palmes, et à sauter.. Je t'attends !

LETTRE
A
MONSIEUR
L'INSPECTEUR
DE PHILOSOPHIE
DOMINIQUE
TYVAERT
DE
L'ACADEMIE
NANCY-METZ.
24-26
JUN
2015.
EXPEDITRICE :
MARION
RENAULD
CITOYENNE.

Monsieur l'inspecteur Dominique Tyvaert,

Je vous écris peut-être pour lutter contre l'impuissance, ou quelque chose comme l'inertie, et ceci n'est pas une critique adressée personnellement à vous mais à ce que vous représentez, sûrement, et moins une critique qu'une volonté forcenée que les choses changent, s'améliorent, nous écrase moins.

Ma perspective pourra être jugée sentimentale (sentie et mentale), naïve (j'ignore évidemment tous les subtils rouages institutionnels, bien plus que les subtils rouages qui font se mouvoir les hommes, quoique), doublée d'un air d'irréalisme utopique, que j'assume (et que je peux argumenter).

Il y a tant à dire, et je ne vous apprend rien ici. C'est si scandaleux et contrit, si plein d'envies gâchées, de croyances fausses et de faux-semblants. Le plus triste consiste à se rendre compte que si la plupart des acteurs sont de bonne pâte et d'une bienveillance réelle, il règne pourtant à peu près autant de ressentiments, de rage gardée, de lâchetés attendues. Je ne vous apprend rien.

Je vous écris pour crier au scandale, puisque les choses ont l'air de se passer sans faire suffisamment de remous, et que les bruits de couloir, les conversations en aparté, ça commence à bien faire. C'est scandaleux d'être obligé de mentir et comme dit Brel, « c'est trop facile de faire-semblant ». C'est scandaleux de rendre quasi-officiel le fait de devoir respecter des règles stupides, qui n'aident personne, je m'exprime clairement : respecter, voilà, la moyenne pour la notation des épreuves de philosophie du baccalauréat.

Pourquoi c'est scandaleux, vous le savez forcément. Alors en plus vous êtes obligé de vous scinder et de critiquer sans agir. Sans agir, du moins, là-dessus. Sans agir comme

ça, simplement, en disant « Non ». En créant le scandale, qui existe et qui est réel, en dénonçant le scandale. Vous diriez seulement « Non, *qua* guide et accompagnateur du corps enseignant, et connaissant les réalités du métier, parce que j'ai le nez dedans, en tant qu'homme aussi, citoyen et républicain (au sens théorique), je refuse de demander de mentir. Voyons plutôt COMMENT NOTER ? Ce que ça requiert d'évaluer un individu, et d'évaluer QUOI, en fonction de qui et pourquoi, enfin, au lieu de demander, ordonner, transmettre un message hiérarchique et codé, je dis non. »

Evidemment, c'est la suite qui est compliquée. Il faut réfléchir. Je ne comprends pas et suis incapable de pondre une dissertation pour expliquer vos raisons, par ma raison, pour lesquelles vous ne criez pas au scandale. Les changements sont censés intervenir dans la longueur pour changer durablement les mœurs (et plus que les soi-disant gros événements historiques) ? Je ne sais pas. Je pense seulement que vous pourriez dire Non, et argumenter légitimement.

D'où la question qui me revient, par ricochet, puisque je suis censée devoir vous obéir, sous prétexte que c'est la hiérarchie, il faut de la structure, une société s'organise (vous voyez que cela est déjà précaire). Pourquoi moi, en tant que contractuelle et nouvellement arrivée pour enseigner à des classes de S, je ne refuse pas carrément le paquet de copies de ES (!), je ne refuse pas d'aller les chercher, de les corriger ?

Ça j'accepte, ça fait partie du rôle dans la division des tâches. C'est même assez incroyable d'être payée à la copie, en plus du salaire sans surprise, et c'est moins fou que de n'être remboursée que sur la moitié des dépenses de transport, dans le meilleur des cas. Pourquoi plutôt devrais-je accepter de mentir, sans crier au scandale, sans voix qui porte sur le SENS, s'il vous plaît, de toute cette mascarade ?

Or ce n'est pas si mal. C'est la phrase-choc. Est-ce une réelle mascarade, dans laquelle, les yeux mi-clos, nous dirigeons des armées pâturant dans les classes, où chaque individu erre dans un monde incertain ? Est-ce notre condition ? Et que valent les institutions, dites-moi, si elles servent à entretenir un vaste mensonge collectif, un voile, une transparence de vie ? La place de l'institution est d'incarner des valeurs qui fonctionnent comme des services à la personne, avec des responsabilités communes. Zut, monsieur l'inspecteur, ne pourrions-nous pas faire mieux que ça, en termes de discours, d'intentions, d'actes qui font que chacun trouve sa place, a plaisir à causer avec son prochain (son autrui ?), peut contribuer pleinement et honnêtement à cette grande et belle et si étonnante construction qu'est le monde.

Je ne sais pas ce qui est le pire : mentir sur la valeur d'une copie, croire qu'il faut éduquer nationalement, ou tout simplement faire son travail DU MIEUX POSSIBLE. La dernière position est tellement vague, en termes de justice.

Allez dire ça à un gamin. Allons dire ça aux lycéens, que c'est une petite supercherie à échelle bien plus inaccessible qu'eux, mais que cela ne va pas si mal.

C'est bête et c'est peu, mais j'aimerais bien qu'on s'extasie sincèrement, d'une bienveillance exigeante. Baisser les exigences, avoir l'impression de ça, vous donne comme la sensation d'un raté. La tartine de beurre qui retombe du mauvais côté. Changer nos exigences est possible, mais dans quel sens ? Une commission chargée de choisir les sujets du baccalauréat doit exiger en fonction des moyens permettant de répondre à l'attente. Comme j'apprends aujourd'hui que cette commission contient des professeurs, donc des correcteurs terminaux, c'est à croire qu'il existe des sortes de trous béants entre des tranches spatiotemporelles très éloignées de situation de cours.

Il faudrait aussi que les valeurs défendues par la nation puissent entrer en harmonieuse résonance avec celles qui sont incarnées par les institutions, et les gens, et les jeunes. Fossés durement franchissables. Même quand les forces sont unies, ou censées être unies dans une même intention. Soyons bienveillants. Certes. Cet air gêné, cet air condescendant, cet air qui m'a été soufflé pour la façon dont j'avais à envisager les 119 copies, sous ma si lourde et si partielle, si biaisée responsabilité

Au lieu de mettre en lumière les qualités sans doute existantes en la grande majorité d'entre nous, divins bestiaux.

Au lieu d'être impatients de lire la prose de nos futurs citoyens ! Où est le problème ? Comme il est compliqué et multiple, voyons plutôt au confort quotidien, et au cœur pur.

Je me dis que vous savez très bien de quoi je parle, la sensation de faire du mieux qu'on peut, dans les limites des facteurs extérieurs. Sauf qu'en vérité, c'est scandaleux parce que c'est insuffisant, nous ne prenons pas la mesure, nous ne prenons aucune mesure. On peut trop facilement en tirer un sketch.

Sans doute que donc ça arrange tout le monde, sensibilité plus ou moins outrancière. Le confort quotidien est retrouvé, parce qu'il suffit d'augmenter les notes de 2 points avantageux, avantageant ceux chez qui on sent quelque chose comme une esquisse de questionnement, de clarté critique, d'efforts en encre, et qui sortent de cette quasi-bénie charité du corps enseignant à l'égard de nos futurs citoyens. Pris en otage dans une dégradation généralisée de la santé mentale du corps social en entier.

Les gamins ne savent pas écrire français. Vous le savez. Vous savez que c'est un problème de taille, la possibilité de communiquer et de se comprendre. Si l'artiste

donne du moins quelque chose à comprendre, les gamins ne donnent rien de lisible. Certains. Trop. Vous le savez. Je crie au scandale parce que je me rends compte de l'étendue de l'horreur, du gaspillage, du gaspillage d'énergie à se faire croire que ça a un sens, alors que ça pourrait sans doute en avoir un plus simple, si on ne se piétinait pas avec des directives absurdes et qu'on reconnaissant chacun à sa juste valeur. Des gros mots. Ainsi, pour mon confort quotidien, à part cette lettre un peu survoltée, quelques mots échangés, quelque énervement socialisant (la critique de l'éducation nationale est un sport qui marche bien, un drapeau qui enveloppe assez amicalement), je rajoute deux points et on n'en parle plus. Deux points, les plus rationnellement additionnés, ce n'est quand même pas pareil que deux bombes, intentionnellement programmées. Concentrons-nous sur l'essentiel.

Monsieur l'inspecteur, je ne prétends à rien et j'aimerais être cœur pur quand se produisent les relations avec mes semblables (autrui). Je ne crois pas qu'il faille échapper à l'exigence de vérité, de discernement, de bienveillance exigeante, sous aucun prétexte. On ne sait plus qui distinguer, à propos de quoi, on ne connaît plus le sens des mots, on ne se connaît plus les uns les autres.

J'arrive et je me dis Zut ! c'est comme ça que ça se passe et ça a l'air de durer depuis longtemps, parce que seuls l'habitude peut rendre si calmes des humains en pleine tempête. Un peu comme Pascal disant mémorablement la chose suivante : « Les choses du monde les plus déraisonnables deviennent les plus raisonnables, à cause du dérèglements des hommes ».

Bon, ça ne veut pas dire non plus que chacun doit seul et tranquille dans sa chambre, ni que l'éducation sert à cela.

L'éducation avance, je me dis, les profs y croient plus forts que les chefs de cabinet, c'est la débandade, il y a des jolies choses passagères qu'on range dans sa pochette à souvenirs. J'ai mal à mon éducation nationale.

Quelque part je vous dis ça à vous parce que je suppose que vous avez plus de pouvoir et que plus de pouvoir signifie plus de champ d'action. Vous pouvez agir à plus grande échelle, alors que moi j'ai juste 119 copies et deux semaines pour rentrer les notes qu'il faut. Super. Un jeu sous contrainte avec la dose attendue de conscience professionnelle et d'imagination, et toutes les situations qui accompagnent la correction, pourvu que vous ne soyez pas enfermé dans un bureau ou en haut d'une montagne. Des instants de partage, de questionnements, de convivialité même, je pourrais faire la pub pour cette activité qui procure de la gaîté, par-delà le désastre en-dessous de l'iceberg. Enfin je suis vos directives, et vos directives, je les trouve injustes. Je n'aime pas tellement laisser croire.

Une vraie correction nationale consisterait au moins à mélanger les copies au niveau national – j'entends par là à mélanger des classes sociales ? Je ne crois pas juste l'idée qu'on peut noter sur des critères nationaux, si on n'a qu'un échantillon local, ce qui est si logique. Au moins, au moins régional, bref, plus de mixité que des classes entières qu'on reconnaît parce que certaines références reviennent, dans le même esprit. Premier mensonge.

Une vraie correction s'effectue par des correcteurs qui se mettent VRAIMENT d'accord sur les critères de notation, et pas seulement en lisant deux copies et en comparant les moyennes déjà extraites de quelque moitié de tas achevée, qui ne reflètent que l'ordre de départ, de foutu garantir la moyenne. Ou bien cela se fait, cela se tasse et je manque seulement de l'habitude. Ce n'est pas la matière, c'est l'exercice qu'il faut

préciser. Au moins, au moins un flou, sinon un deuxième mensonge : tous les élèves de Terminales de France peuvent, ont bénéficié de moyens suffisants pour répondre à l'exercice. En réalité, CLAIEMENT, on ne peut pas avoir la moyenne sur un paquet de 119 copies de gamins de déjà 17 ans ! Il faut se réveiller, c'est un scandale, où est le problème ?!

Simplement changeons l'exercice. Trouvons le tempo. Que voulons-nous transmettre ? Des outils pour penser. Je n'ai pas tellement trouvé cela dans les 119 copies, mais des envies de penser sans moyen efficace, des tentatives désespérées pour chercher le sens, oui. J'ai aussi trouvé des par-dessus la jambe, des récitations, des propos qui font peur, une absence totale de soin, et aussi des mots qui sont censés faire sérieux et philosophiques, mais qui ne veulent rien dire. Des contentons-le-prof. Mais vous savez tout ça.

Comment faites-vous sincèrement pour maîtriser l'effet de scandales successifs qui doivent essouffler vos espoirs sur quelques 30 ou 40 ans ? Comment faites-vous pour sourire ? Ah oui, c'est vrai, tout n'est pas si mal. Mais quoi.

Ou bien tout le monde s'en fout, ou bien personne ne sait comment faire.

Enfin voilà, monsieur l'inspecteur, je crains de ne pas respecter les infra-règles des milieux professionnels déjà ronronnants, mais évidemment je ne le crains pas, comme je n'ai rien à perdre et tout à promettre. Ce serait dommage d'être doté d'une voix et de faire mourir progressivement les possibilités d'un écho réel sur le réel.

Tout ne va pas si mal et vous œuvrez comme vous pouvez sur les dossiers les plus urgents, les plus accessibles aussi. On ne peut pas non plus, quand on est grenouille, renverser les taureaux. Peut-on ?

Bien sûr que, dès la première petite poussée de colère, ou ne serait-ce qu'une esquisse de questions, cela provoque du remous. On préfère blaguer, et agir concrètement par de modestes moyens, plutôt que dérouler d'un souffle une sorte de lamento furieux, qui ne fait pas vraiment gagner en crédibilité. Autrement dit, laissons causer, le reste suit.

J'aimerais bien dire qu'il y a des solutions simples et si peu onéreuses, et non pas seulement des griefs et des lignes d'une quasi-invisibilité lâche. Ou de la poésie, parce qu'on douterait du quelque chose à comprendre. Voici la liste, monsieur l'inspecteur, des mesures-lampions concernant les sujets d'examen. Elles respectent l'ambiguïté de la philosophie, forcément, entre exercice logico-critique et savoir positif :

1. S'assurer que le texte choisi est bien traduit. Je dis cela en me référant à l'actualité qui a soumis un extrait de Hume aux candidats du baccalauréat techno, contenant deux erreurs sémantiques. Cela se passe de commentaire, mais encore une fois, prêta si aisément à se fendre la poire.
2. S'assurer que les concepts majeurs puissent être correctement interprétés. Je dis cela en me référant à l'actualité qui a soumis un extrait de Spinoza, dans la série ES, contenant, disons, une maladresse linguistique.
3. Dans l'ensemble, ajouter des questions intermédiaires ou des « documents » sous forme de citations, images, schémas ou très courts passages pertinents. C'est un point essentiel. Favoriser la réflexion sur la base de multiples entrées. Nous vivons dans un monde qui regorge de fonds, et nous pensons à partir de situations plurielles, dans un contexte visant par des « horizons d'attente ». Exemple : à la question « la conscience de l'individu n'est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ? », ajouter (1) Comment distinguer deux sens de « conscience individuelle » ?, (2) Si le miroir reflète mon corps *fidèlement*,

en va-t-il de même de la société sur mon esprit ?, (3) Quelles différences et points communs trouver entre la société, d'une part, et respectivement d'autre part, l'Etat, la culture, la famille ?

Un second exemple : à la question « L'artiste donne-t-il quelque chose à comprendre ? », ajouter une référence aux 4'33 minutes de silence de John Cage, une question sur la distinction entre expliquer et comprendre, une autre sur la différence entre fait et sens.

Je ne vois pas sinon comment on peut s'en sortir avec ce genre de questions. Déjà qu'en faisant de la philosophie, on ne sait pas toujours comment on doit procéder (et on se rend compte que cela dépend souvent de choix antérieurs si habiles à installer la solution en filigrane dans l'expression même du problème), qu'on ne peut évaluer la conscience d'un candidat qu'en clarifiant fondamentalement le quelque chose à comprendre du sujet soumis à examen. Voyez où j'arrive : tout le monde fait semblant, et personne ne sait vraiment de quoi il est question. J'ai mal à notre raison universelle.

Après, pardonnez la tournure, c'est votre *job*. J'hésite à biffer les suggestions du dessus parce que de quoi je me mêle. Chacun son rôle, et sans doute si je faisais mieux le mien, je réussirais à considérer le tout avec compréhension et même une certaine satisfaction d'ensemble. L'esprit est capable. C'est pour ça qu'il ne faut pas s'inquiéter outre mesure ni défendre des idéaux peu crédibles, à qui leur serait ainsi ôtée la chance d'être bêtement réalisables.

Monsieur l'inspecteur, hauts les cœurs ! Vous plairait-il de conclure cette poussée peu cynique par deux répliques de Michel Audiard, que Genette rappelle dans *Bardadrac*, et qui disent en somme : « J'parle pas aux cons, ça les instruit », puis « L'éducation, ça s'apprend pas » ?

LE HARICOT : INTERMEDE.

27 juin 2015.

Je ne sais pas si tous les humains ont besoin de symboles, mais je crois soupçonner que oui, même si c'est inconscient. Plus sûrement avons-nous besoin de sens, puisque c'est cela qui nous pousse en avant, sans quoi nous rions un bon coup de l'absurdité de la chose et retournons à nos petites affaires, les bras déjà fort occupés à régler le passé.

Alors approcha la fin de l'année scolaire, juin et le dernier cours de philosophie, avant le plus prévisible retour au néant de cette tendance à penser si outrageusement, cette posture hésitante qui ne parie que sur une vérité, celle de l'avoir toujours à chercher en tous lieux, en tout temps, ne rejetant aucune hypothèse. Le dernier quoi que ce soit, comme le premier, est forcément symbolique, à l'heure où nous naissons et mourons normalement, ainsi que passent deux faits ultimes.

Finir, remercier, surprendre, mêler l'utile à l'agréable et le sérieux à la légèreté, voyez, dans un pot de confiture portant son capuchon à carreaux rouges et blancs, factices, cent berlingots de papier claqué à piocher, et sur chacun desquels il est écrit :

Ahha ! ça n'est jamais la fin des haricots.

La bande étroite d'un tenant se déroule et défait dans leurs doigts maladroits la plus parfaite géométrie, pour laisser rebondir, un peu au petit bonheur sur les tables complices, une graine marbrée de rouge et de beige, une graine de haricot, c'est pour la cohérence.

Il y a des émotions d'enfants, comme quand on est content. Le truc marche. Ils disent Wouah ! C'est vous qui les avez faits ? Mais ça a dû vous prendre un temps fou ! Ils ne disent pas C'est pour quoi faire ? Ils demandent si c'est une vraie, ils ont besoin d'aide pour comprendre comment on peut refermer le serpent plus ou moins difforme depuis sa manipulation.

On rigole parce que je raconte qui celui qui m'a vendu les graines, un homme déjà vieux et plutôt rustre, tête benoîte et bourru au-dessus d'habits ternes, fit de la poésie pour décrire la façon dont il fallait qu'elles fussent plantées : doit pouvoir suivre le pas du jardinier s'éloignant dans l'allée. Moment de grâce, sifflements admiratifs.

On rigole aussi parce que je raconte comment on s'est battu avec un rouleau de papier de un mètre de large, histoire d'en faire un géant, mais comme quoi c'était trop flexible, ça a complètement foiré.

Mademoiselle Pauline crie qu'elle donne mon nom à sa petite graine. Mademoiselle Pauline possède un caractère puissant, qui lui fait souvent préférer lire son roman en cours, peu importe, et pertinemment remarquer quelque point essentiel, d'un ton nonchalant, quoique convaincu. Par exemple, à propos du poids de la passion, qu'« il n'y a pas que l'amour dans la vie, on ne peut pas la faire dépendre d'un sentiment si peu fiable ». Mademoiselle Pauline dévore *L'Enchanteur* de Barjavel et représente le bonheur et le malheur par un nuage de morceaux de feuille blanche collés froissés les uns sur les autres, et sur lesquels pour certains sont inscrits des mots, des traces de quotidien plus ou moins appréciables. Le sport, la routine, mon lit, l'art, les petits pois.

A la sortie du cours de révision qui n'oblige personne et invite tout le monde, c'est Mademoiselle Emilie qui me montre une photo sur son téléphone, avec un sourire jusqu'à ses cheveux crépus, maintenus par un bandeau bleu nuit. « C'est Valentine,

Madame, elle a pas pu venir mais elle voulait vous dire. » Où tu peux voir la graine et la tige minuscule, sortant de là tranquille, de côté et vers le haut, un début de verdure déjà bien structuré.

Germe d'idées inoffensives. Pratique du détournement : coton à démaquiller notre visage fourbu devenant couche supérieure de protection fertile pour poussière comestible.

Quelques deux semaines plus tard, un message de Mademoiselle Flora dans ma boîte de réception, celle qui a des cailloux en arrière-fond.

Ça y est ce n'est pas la fin des haricots :)

Déjà les racines se frayent la suite au milieu des autres pousses, sur le bord d'un parterre en granit, si on voit bien sur l'image. Mademoiselle Flora s'applique avec des lettres soignées, maîtrisées, tout le long des copies grands carreaux rouges et bleus, et demande comme ça s'écrit « universel ». En même temps, comment tu veux l'écrire autrement.

Les salles de cours sont des champs austères chapeautés par des néons évidemment blafards, et à qui l'on propose d'être plus chaleureux par le moyen de posters scotchés sur des murs, évidemment, pas neufs. On respecte les clichés parce qu'on ne sait pas à quoi pourraient ressembler de vrais lieux communs.

Eh bien. A un jardin.

Celui qui dit que le capitalisme est un humanisme, dans l'ombre d'un borsalino beige et d'un air drôlement pas sérieux, est symbole de sagesse bonhomme, pinçant votre esprit pour vous mettre du baume au cœur. Haricot magique.

LETTRE
A
MONSIEUR
LE PROVISEUR
CHRISTIAN
GRÜNENWALD
DU
LYCEE
CLAUDE GELLEE
D'EPINAL.
27-28
JUIN
2015.
EXPEDITRICE :
MARION
RENAULD
CITOYENNE.

Monsieur le Proviseur Christian Grünenwald,

Comme nous n'avons pas eu l'occasion de nous parler face à face en une pleine année dans le même lieu, avec, sinon un même métier, clairement un but commun, je profite de ma lancée de poèmes citoyens pour vous adresser deux mots. Peut-être que ça vous intéresse, dans le fond, l'expérience toute neuve d'une contractuelle à 9h par semaine, diplômée d'un doctorat de philosophie et coupée sur deux établissements, dont le vôtre.

Vous pouvez donc souffler, vous voyez que je n'y connais rien. Le petit peu que j'ai deviné, dira-t-on, fut comme la vie, des hauts, des bas, des émotions. Jusqu'ici, tout va bien. A part que j'ai rencontré la colère.

Pensez-vous, la colère, ça arrive à tout le monde. Rien ne sert d'ajouter à la longue litanie des griefs contre. Ça se résume au fait que c'est tout de même dommage, sans compter les excuses à propos de la taille de vos terres, des difficultés pour se faire à un nouvel environnement (puisque vous aussi, c'était votre première fois !), des tâches qui s'accumulent comme au fond de l'évier, pendant les pauses, dommage donc qu'on ne puisse tout simplement pas se souvenir maintenant de quelques cafés tournés ensemble, agréablement, à regarder confiants vers la cour de récré.

Pourquoi les gens qui font carrière semblent-ils toujours à moitié présents ? Pourquoi jugeons-nous de la valeur d'une conversation en fonction de l'opportunité de son efficacité ?

Soyons brefs, monsieur le proviseur, les lycées, comme n'importe quelle école, sont de fabuleux espaces de jeux, débordant de nobles intentions. C'est terrible comme le monde est devenu si sec, si retenu, si panneaux-rouges-d'interdictions-strictes, trop incapable de distinguer sereinement ce qui craint de ce qui est correct, voire même excellent. Autrement dit, nous aurions déjà dû vous voir favoriser l'énergie collective.

Entre nous ça me désole ce que j'ai entendu sur vous, et bien sûr n'importe qui en tant qu'individu se trouve objet de racontars, et de réputation, exactement comme « retourner sa veste et vendre sa salade sont choses bien humaines », dit Maris (en parlant des économistes, on est sauvés). Pourquoi l'idéal d'un proviseur aimé et respecté, exigeant, sensible et humaniste, fort au basket et volontiers disert, devrait-il manquer de crédibilité ?

C'est dégueulasse, quand on y pense, ou quoi.

Bien sûr qu'il faut mélanger les gens, ça n'est pas un scoop, alors forcément que ceux qui veulent des classes de niveaux sont ceux qui veulent disputer une partie de golf entre amis. En vérité, il n'y a que des profils différents, donc vous conviendrez avec moi que l'optique du débat est déjà biaisée. L'optique du débat est toujours biaisée, et c'est chiant (étreintant, injuste) d'avoir chaque fois à rabâcher. Si le but est d'avoir le meilleur taux de réussite d'entrées aux grandes écoles, les petites n'ont plus qu'à s'aligner. Si le but est d'accompagner l'élève, bien plus tard après qu'il a appris à se servir d'un outil scripteur, et avant sa brutale éjection vers la vie active, ne changeons rien, nous y sommes. Si le but est de vivre bien, où que nous soyons, parce que nous savons construire des échanges humains vifs et stimulants, uniques, doux et responsables, nous n'y sommes pas. Il faut y aller, Monsieur Christian.

J'avais pensé au plan suivant, que j'ai soumis à mes élèves cette année à propos de la technique, de l'art et de la société. Par voie de conséquence, à propos d'éducation, mais ça c'est resté implicite (ça veut dire quoi « implicite » ?) vu qu'on n'aborde pas trop le méta-niveau avec eux (qu'est-ce que vous vivez ? dans quoi vous vivez ? que pensez-vous de votre milieu d'apprentissage ?). Donc, la première semaine de cours est dédiée à la fabrication de réponses à nos besoins élémentaires. Chaque élève, chaque professeur (autant que vous, et les secrétaires, infirmières, femmes de ménage et dames de l'accueil) a besoin d'une table, d'une chaise, d'un cahier, d'un sac et d'un coussin, pour les lombaires.

J'ai dit « Alors qu'est-ce que ça changerait si chacun de vous, vous construisiez votre table et votre chaise ? »

« On en prendrait plus soin ! »

« On pourrait s'amuser à les personnaliser ! »

« Mais qu'est-ce qu'on fait si on ne sait tout simplement pas le faire ? »

« Et si on n'a pas envie ? »

Là-dessus, il faut être ferme. Pas d'envie, pas de table. C'est aussi possible d'écrire sur ses genoux, sur un tapis, et vous voyez que cela n'est absolument pas compliqué et envisageable, n'est-ce pas ? Des salles de cours avec des tapis. Je partage avec vous l'image d'un monastère en Bouriatie, vaste salle avec colonnes en pierre, les types au sol en rond. Mais personnellement j'aime les tables, donnons au moins la possibilité, au mieux l'envie.

L'envie de faire exister existe. Ils en regorgent. On en regorge tous. D'abord la base.

L'envie de faire existe, et celle d'apprendre aussi. Vous encadrez avec des gens qui s'y connaissent en montage de table et de chaise, et vous obtenez votre unité, votre esprit d'équipe, votre paix sociale, sur du solide. Tout le monde est bien assis ? Le rideau peut donc se lever.

Deuxième semaine. Ne commencez pas à me parler de programmes, ou de parents d'élèves. C'est tellement évident et facile, et nécessaire, que tous peuvent se joindre. Et puis voyez-vous, cela fait appel à des compétences, cela illustre, cela amorce tel chapitre. L'Histoire des Etats-Unis à travers ses manufactures, ses ateliers, ses usines. Les angles à calculer. La traduction du *modus operandi* en n'importe quelle langue, pourvu qu'on puisse faire passer le mot.

Deuxième semaine ainsi. Tout le monde a appris à se connaître autrement, c'est une bonne occasion médiatique et instructive. Bien sûr, il y a ceux qui auront payé pour se faire remplacer, avoir juste le luxe de l'usage, mais ceux-là ça se verrait à leur air de pas vraiment être complices de leur fidèle destrier, un peu négligents. Ils riraient entre eux pendant que nous on serait détendus, contents de partager un moment.

La deuxième semaine, tout le monde donne sa table et sa chaise à quelqu'un d'autre, parce qu'on est ravi d'avoir du nouveau, et d'offrir ce fruit de notre meilleur volonté. Evidemment, si vous le dites avant, il y a ceux qui vont bâcler. Et sûrement aussi ceux qui vont se déchirer pour épater le futur récipiendaire. Ceci dit, c'est important de savoir faire pour soi, comme on a besoin.

Donc un cahier, avec les lignes qu'on veut et les marges suffisamment prononcées des deux côtés, trouvez votre format, réfléchissez au format. Choisissez ce troisième allié, plus intime que les deux autres, qui va chez vous, qui va chez nous. Et je réduis à la situation prof/élève, et c'est déjà un tort (le *slash* dit tout). Faites vos calepins, à

défaut de vos écrans, quoique des leçons d'ergonomie, ça serait pourquoi pas. Le crayon est difficile à fabriquer, surtout aujourd'hui avec les effaceurs pas du tout naturels et le plomb qui est dans les mines pour écrire gris.

Vous voyez la suite, toutes les ouvertures de collaboration que ça offre, et les métiers qu'on peut découvrir à travers. Parce que c'est quand même bizarre d'être invité au salon des grandes écoles, et de pas avoir un salon des métiers. Chaque individu est unique, si tant est qu'il connaisse les milliards de possibilités humaines. Grandes écoles, armée et classes prépa, les trois débouchés (pire que le *slash*) dont j'ai entendu parler cette année pour mes élèves. Génial.

En deux semaines, vous instaurez une façon de s'approprier, de se renifler, un micro-désordre qui demande pourtant de l'attention et du témoignage. Le programme (des centaines de *slash* à lui tout seul) entre sans effort quand on est confiants.

Oh et puis, s'il vous plaît, arrêtez avec vos cravates, mais je ne reviens pas là-dessus, je l'ai déjà dit au président. Peut-être que si ça roule, en même temps que les sacs, on pourrait coudre quelques beaux habits. Voilà pour la partie des besoins fondamentaux.

A moins de rétorquer, non pas parce qu'on en veut plus, toujours soi-disant plus, mais parce qu'une fois réglée la question des effets personnels, il y a les collectifs, et puis les relations qu'on a le droit d'entretenir avec les autres. Surprise de voir la tête de la salle des profs (clichés, pas lieu commun), surprise de voir qu'il existe encore une salle des profs, surprise de ne pas voir de tables ni de chaises un peu partout dans la cour, et devant le lycée, parce que surprise de croiser les gamins assis dans l'escalier de pierre, surprise de constater que le parking est plus grand que l'espace disponible pour causer avant de partir, surprise de ces frontières délimitées par des écriteaux bien attendus, pas décevants, entre ce qui est réservé au corps enseignant et le reste. Surprise du peu

de convivialité, du manque de surprises. Rien que demander s'il existe un lit pour les profs qui ont dans le sang de faire une sieste de récupération, ça passe pour une anomalie. Et quand un gamin me demande de lui rapporter un café parce qu'eux n'ont pas la chance de pouvoir s'en faire un, ça devient grotesque. Un lycée n'est pas un ramassis de salles de cours. Et je ne vous parle pas du foyer avec son carrelage refroidissant, ni de la permanence qui est lugubre. Mais je dois avoir des humeurs.

Plus nous fonctionnalisons les espaces, plus nous fuyons en-dehors loin pour ne pas avoir à subir des obligations mitigées en termes de sens commun, ou en-dedans, dans notre for intérieur cabossé, venant au lycée sur le mode automatique.

Flûte, monsieur le proviseur, j'avais dit que nous ne poursuivrions pas la longue litanie des griefs justifiés, qu'ils fussent pénibles ou risibles. Vous pourriez installer des boîtes aux lettres pour pouvoir s'exprimer en toute satisfaction, avec un affichage public matériellement énorme, il faut qu'on cause. Il faut que ça cause, dans les lieux de partage, comment voulez-vous savoir, sinon ?

Mieux qu'une sonnerie remplacée par une mélodie peu amène, installer une chose qui clignote quand c'est l'heure. Mieux que du mobilier en plastique, mieux que seulement des livres qu'on peut emprunter au CDI, une kyrielle d'étagères en accès libre, où tu viens donner un livre, où tu viens prendre un livre. Mieux que des écouteurs dans les oreilles, des concerts avec les groupes du coin, et un espace forcément cultivable où faire pousser quelques carottes. Et pas de journal du lycée ?! Pas de blog ? Pas de fête à l'arrivée, à la fin, entre-temps, avec redécoration complète des murs ? Il y aurait tant à faire, ça serait presque excitant.

Enfin, on ne peut pas, n'est-ce pas, à cause du budget, de tout ce qu'il y a déjà à boucler, des examens, des raisons pour lesquelles on est là, à cause de l'atomisme des

pratiques. C'est très cool, un lycée agréable, mais ça ne rentre pas dans les cases à cocher lors des évaluations sérieuses. J'attends qu'on me le prouve.

Monsieur vert sauvage, pardonnez donc ainsi mon outrecuidance. J'aimerais des fleurs et des sourires, ce qui est stupide et peu productif, et de la sincérité dans les manières, et la foutue simple possibilité de ne pas se sentir en marge dès lors qu'on cherche à les défendre. Quoique la marge, quand il n'est qu'à vouloir quelque chose de plus simple, évitons de stigmatiser. Vous avez votre bureau, soit. J'aimerais bien une cuisine plus large, une vraie cuisine avec plusieurs bouilloires et un évier digne de ce nom, il suffit de virer la machine à café qui est scandaleuse. Bien sûr, il faut réfléchir, mais si on l'ouvre par exemple sur la cour, avec un ou deux coulissants très faciles, peut-être même une terrasse couverte qui s'avance sur le dehors, ça permettra d'arrêter les frontières faussement étanches et vraiment bêtes. Un lieu vous revient, aménagez-le.

A la première apparition du rayon de soleil aussi agitateur qu'une tombée de neige, ils sont tous là à vous inciter à faire cours dehors. C'est chose naturelle et aimable. Ça manque juste de dispositifs avalisés par plusieurs conseils lors de plusieurs réunions examinant des dossiers remplis de bulletins prévisionnels. A croire qu'on n'a pas envie. Qu'on préfère renforcer la présence informatique, le nombre d'écrans, sans pourtant rendre absolument obligatoire l'accès Wifi, franchement, faut y aller. Le monde bouge, vous aussi.

Et quand je vous vois passer dans la ville, j'ai de la tendresse pour tout ce qui pourrait relever vos épaules. Ce n'est certainement pas avoir reçu une promotion grâce à laquelle vous rejoignez vos terres natales qui peut donner du sens à votre action dans l'instruction publique. Marchez-vous en pensant que vous êtes l'ouvrier de milliers de rêves d'enfants, de voyous de princesses et de chasseurs de paix ?

Hourra !

